

LE
PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

14, Rue Confort, 14

V. FOURNIER, directeur

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON.

ABONNEMENTS

TROIS MOIS. 2' »
SIX MOIS. 4 »
UN AN. 8 »



Sommaire

Causerie.	LUCIEN.
Echos artistiques	P. B.
Nos Théâtres.	X.
A un Ami (poésie).	P. DE BOUCHAUD
Libre Chronique.	FRANC-SILLON.
Simple Vœu (sonnet)	G. MONAVON.
La Fête des Félibres	H. DOTRENS.
La Pensée et le Doute (poésie).	E. BEAUVERIE.
L'Éscrime à Lyon.	P. S.
Le Cerisier	Albert GOULLÉ.
Bulletin financier	X.

CAUSERIE

Les journaux de Marseille nous ont apporté la semaine dernière la triste nouvelle de la mort du baryton Ismaël. J'ai particulièrement connu cet artiste alors qu'il faisait partie de la troupe du Grand-Théâtre. Les abonnés de ma génération en ont très certainement conservé le souvenir.

Ismaël m'a souvent raconté, avec la verve et la bonne humeur qui ne le quittaient jamais, ses débuts non au théâtre mais dans la vie. Il en tirait une certaine vanité. Il est certain que commencer comme il l'a fait, par être chanteur ambulant, pour arriver à être un beau jour professeur de chant au Conservatoire, démontre chez celui qui a parcouru un tel chemin, une forte dose d'énergie.

Fils d'un tailleur d'un village du département de Lot-et-Garonne, Ismaël s'effraya de l'avenir qui s'ouvrait devant lui, condamné qu'il était à coudre perpétuellement assis sur un établi à la façon des musulmans.

Mais que faire ? Il n'en savait trop rien. Ce n'était pas l'instruction élémentaire qu'il possédait qui pouvait lui ouvrir sa carrière.

Sans plus réfléchir, un beau matin — il avait seize ans — il partit pour Paris, à pied naturellement, car sa bourse était plus vide encore que le discours d'un académicien.

Comme il fallait vivre en route, il ne trouva rien de mieux que de se faire chanteur ambulant. Il avait un répertoire varié de chansons, et possédait une fort jolie voix ; mais ce qui le servit mieux que tout le reste, ce fut certainement sa belle humeur ; aussi réussit-il à faire d'assez fructueuses recettes.

Qui sait peut-être, est-ce de cette aventure qu'Ismaël tira la résolution de se faire chanteur, mais chanteur au théâtre, où, avec quel-

que talent et beaucoup de chance on peut faire fortune : toujours est-il que, la résolution prise, Ismaël marcha en avant sans jamais se laisser rebuter par les difficultés. Elles furent grandes, car le pauvre garçon ne connaissait pas un traitre mot de musique, et ne pouvait pas, on le comprend, payer des leçons à des professeurs. Comment réussit-il à acquérir une éducation musicale suffisante pour aborder le théâtre ?

Je l'ignore, mais au bout de quelques années, il débutait sur la scène de Verviers.

Sa carrière fut rapide. Bientôt tous les théâtres de province se le disputaient. A Lyon il devint rapidement l'idole du public ; c'est qu'il avait mieux et plus qu'une jolie voix, il possédait au suprême degré le sentiment artistique, qui lui permettait de donner à son personnage — aussi bien comme chanteur que comme comédien — le caractère qui lui était propre. Des opéras qu'il a chantés à Lyon, j'ai particulièrement conservé le souvenir de ceux de *Rigoletto* et des *Noces de Jeannette* ; les deux rôles qu'il remplissait dans ces opéras étaient bien différents. Autant Ismaël était, dans *Rigoletto*, profondément dramatique, autant il était gai et amusant par son entrain dans le personnage de Jean. Il faut être un artiste dans la véritable acception du mot pour pouvoir ainsi provoquer tour à tour les larmes et l'éclat de rire.

Qu'on me permette de rappeler ici un souvenir personnel.

Certain soir j'étais entré au Grand-Théâtre où on chantait les *Huguenots* ; la salle était à moitié vide. Dans ma stalle je me laissai bientôt aller à cet état de demi-somnolence que provoque toujours l'absence de spectateurs, qui donnent seuls quelque animation à une représentation.

Quand Ismaël, qui chantait Nevers, entra en scène je crus m'apercevoir — sans me rendre compte du motif — que l'artiste me regardait d'une façon particulière, et que pendant tout le cours de la représentation il cherchait à attirer mon attention.

A quelque temps de là je rencontrai Ismaël :

— Eh bien ! — me dit-il — avez-vous été content de moi, l'autre soir ?

— Très content, vous avez rarement aussi bien chanté.

— J'en suis particulièrement satisfait car c'est pour vous seul que j'ai chanté.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— La vérité. Lorsque l'autre soir je suis entré en scène en voyant la salle vide, j'allais me laisser aller à fredonner mon rôle, trouvant inutile de me fatiguer, mais je vous ai aperçu et ce soir c'est pour vous que j'ai chanté, c'est sur vous, qui pour moi représentiez tout le public, que s'est portée mon attention pour voir l'impression produite. Et à ce propos, si vous avez été satisfait, pourquoi ne l'avez-vous pas témoigné par quelques applaudissements ? Vous m'avez — je l'avoue — un peu décontenancé par votre impassibilité ?

— Mon cher, lui répondis-je, j'ai pour principe, au théâtre, de ne jamais ni siffler ni applaudir. J'estime qu'un journaliste a sa plume pour exprimer son opinion, et qu'elle vaut mieux que le sifflet ou l'applaudissement qui ne laisse nulle trace, tandis que l'éloge ou le blâme imprimé reste.

J'estime, en outre, qu'au théâtre le public est le seul maître, et qu'à ce titre un journaliste n'a pas à se mêler à des manifestations pour ou contre ; dans son journal, c'est autre chose, il est ce maître et il dit carrément son opinion.

Le grand succès d'Ismaël en province attira sur lui l'attention de M. Carvalho qui l'engagea à l'Opéra-Comique, où il fit quelques heureuses créations qui le mirent si bien en évidence qu'un des professeurs de chant du conservatoire ayant pris sa retraite, il fut choisi pour le remplacer.

Pour quel motif Ismaël quitta-t-il sa situation au Conservatoire ? A cette époque circulèrent beaucoup de potins qu'il est inutile de reproduire.

Ismaël se retira alors à Marseille où il se fit professeur de chant. Il avait grandement réussi. Aussi a-t-il terminé sa carrière dans une honorable aisance. D'après nos confrères de Marseille, il n'avait rien perdu — malgré son grand âge — de sa bonne humeur et de son entrain.

LUCIEN.

ÉCHOS ARTISTIQUES

L'Opéra-Comique vit de reprises, et pratique des fouilles plus laborieuses qu'intéressantes dans l'ancien répertoire.

Jeudi soir il a donné le *Déserteur*, opéra-comique en trois actes de Sedaine, musique de Monsigny (!) et les *Deux Avars*, paroles de Ferouillot de Falbaire, musique de Grétry (!!)

Les *Deux Avars* n'ont pas été représentés

depuis le commencement du siècle. La pièce fut donnée pour la première fois à la Comédie-Italienne, le 6 décembre 1770.

Ah ça, et les jeunes?

**

Antoine Rubinstein a quitté l'Allemagne pour retourner en Russie. Il séjournera l'hiver prochain à Dresde.

Le maître travaille à un opéra intitulé *Jésus-Christ*, dont le livret lui a été donné par un romancier allemand.

**

Le baryton Ismaël, qui vient de mourir, avait appartenu — il y a quelques années — à notre Grand-Théâtre.

De son vrai nom, il s'appelait Jean Vital.

Il était né à Agen; enfant, il fut chanteur ambulancier, puis choriste, enfin baryton dans les troupes de petites villes.

En 1862, M. Carvalho l'engagea au Théâtre-Lyrique. Il créa notamment *Mireille*, les *Joyeuses Commères*, de Nicolai, *Macbeth*, de Verdi.

En 1868, Ismaël quitta Paris; après la guerre, on le revit à l'Opéra-Comique, dans *l'Ombre*, de Flotow, dans le *Médecin malgré lui*, de Gounod, et dans le premier opéra-comique de Delibes, le *Roi l'a dit*.

Nommé professeur au Conservatoire, il quitta ce poste et vint jouer la *Jolie Persane* à la Renaissance. Mais il ne tarda pas à s'installer à Marseille où il se voua au professorat.

**

A l'exemple de la ville de Besançon, la ville de Rennes va tenter l'exploitation directe de son théâtre pendant la saison 1893-94.

Voilà une mesure qui ne manque pas d'originalité, et nous serons aise d'en marquer le résultat.

**

La vélocipédie nous envahit:

M. Léon Marx — le directeur du théâtre Cluny — vient de recevoir les *Bicyclistes* — vaudeville en trois actes et huit tableaux, de MM. Alfred Delilia et Emile Delcourt, qui sera représenté au début de la saison d'hiver.

Avec un pareil titre, une pièce — ce me semble — doit aller comme sur des roulettes.

**

La troupe lyrique avec laquelle MM. Abbey et Grau vont donner une série de représentations en Amérique est ainsi composée:

M^{mes} Arnoldson, Melba, Scalchi, Guercia; MM. Lassalle, les frères de Reszké, Plançon, de Lucia, Vignas et Ancona.

La première représentation aura lieu en octobre à l'Auditorium de Chicago.

**

Toujours la question des noms, au théâtre et dans les romans:

Un journal avait annoncé que M. de Goncourt travaillait à une pièce tirée de son roman, *la Faustin*. M. Faustin de La Rochelle a écrit à M. de Goncourt pour lui interdire d'appeler sa pièce du nom de son roman. A quoi M. de Goncourt a répondu par une lettre dont voici le passage essentiel:

« Monsieur,

« Je comprendrais votre réclamation arrivant à son heure, si le nom de l'Faustin était la propriété exclusive de vous, Monsieur, et de votre famille; mais il n'en est rien; indépendamment des Faustin de toutes les professions qui peuvent exister en province, j'ouvre le Bottin de Paris et je trouve: « M. Faustin, fabricant de sacs de papier, 12, rue de la Ferronnerie. » Je n'ai pas commencé ma pièce, je ne sais pas si mon état de santé me permettra de la faire; mais, si je la fais, si elle est jouée, j'ai l'honneur de vous prévenir, en dépit de votre interdiction, qu'elle portera le nom de mon livre, et que je ne changerai pas le nom de mon héroïne, tout prêt, en mon nom et au nom de la littérature, à courir les risques d'un procès. »

Molière à Pézénas.

La petite ville du Languedoc, Pézénas, qui eut l'esprit d'applaudir aux premiers succès de Molière, vient d'avoir l'idée d'élever un monument commémoratif au poète.

M. Injalbert a été chargé par le comité de de l'exécution.

**

Instructif à rapprocher des chiffres d'aujourd'hui.

Voici — extrait du registre-manuscrit de la Comédie-Française — une note écrite de la main de Molière lui-même, et contenant le détail des frais d'une représentation de son théâtre. Cette représentation eut lieu le 15 juin 1663. On jouait l'*Ecole des Femmes* et la *Critique de l'Ecole des Femmes*.

Frais ordinaires (droit des pauvres, affiches, etc.)..... 55 liv. 3 sols.

Frais extraordinaires..... 3 8

Pour les soldats..... 9 »

A mademoiselle Marotte (Marotte Beauprée, actrice payée à chaque représentation, ses appointements ne dépassant jamais la somme de 3 livres). 3

Aux assistants (les figurants). 1 40

Pour l'augmentation de la chandelle (à cette époque, les théâtres n'étaient éclairés qu'avec de la chandelle. On ne trouve sur le registre le mot *bougie* qu'aux représentations du *Bourgeois gentilhomme*, sans doute à cause de la fête donnée par Dorante à Dorimène).

Pour le feu (c'est le minimum de la dépense, on était alors au mois de juin). » »

Pour la tare de l'or léger (c'était un déchet de l'or qui se reproduisait à chaque représentation sur le produit des recettes. La cour et la finance ne se servaient que de la monnaie en or. La rogure des pièces donnait lieu à des dépréciations assez sensibles). ... 43 »

A François, garçon de théâtre. 2 »

Au menuisier en rabattant (solde d'un mémoire)..... 41 »

Total, 104 liv. 17 sols.

La recette fut de 1,731 livres.

Les représentations de la troupe de Molière n'avaient lieu que trois fois par semaine, les mardi, vendredi et dimanche. A la fin de chaque soirée, Molière ou Lagrange annonçaient en scène le spectacle du lendemain. Cependant la note que nous venons de reproduire prouve qu'en certaines occasions on se servait des affiches.

Dans un autre endroit, on lit:

« 28 septembre 1664 (jour de la réouverture du théâtre au retour de Villers-Cotterets) des affiches extraordinaires, 8 livres.

Le prix des places était ainsi fixé:

Billet de loge..... 5 liv. 40 sols.

Billet d'amphithéâtre 3 10

Billet de loges hautes. 1 10

Billet de 3^e rang..... 1 »

Parterre..... » 15

En proportion des dépenses, les recettes sont assez considérables.

Pendant les mois de juin, juillet et août 1663, la recette la plus forte (celle que nous avons mentionnée plus haut pour le 15 juin) est de 1,731 livres; la plus faible est de 392 livres.

Deux notes nous apprennent que le 15 juin 1663, jour de la plus forte recette, la part d'acteur-sociétaire fut de 92 livres, et de 3 livres le jour de la plus faible recette.

Dès lors, en calculant la somme des diverses parts, on peut supposer que chaque sociétaire recevait par an 3,510 livres.

En outre, avant la première représentation d'une pièce, les comédiens allaient jouer chez

le roi et les grands seigneurs les principales scènes. Cet usage leur procurait d'assez bons bénéfices.

P. B.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Deux troupes de tournée ont, la semaine dernière, donné des représentations au théâtre des Célestins. La première est celle de M. Cooper qui a joué le *Chapeau de Paille d'Italie*; la seconde est celle de M. Brasseur fils, qui a joué *Tricoche et Cacolet*. Ces deux pièces — on le voit — ne brillent pas précisément par la nouveauté, aussi n'offraient-elles uniquement que l'intérêt de l'interprétation.

Cette interprétation n'a pas été supérieure à celle que nous avons eu à diverses reprises aux Célestins.

Il n'y a eu qu'une exception à faire en faveur de M. Brasseur, qui, digne fils de son père, est assez original dans les divers types qu'il compose.

Néanmoins les troupes de tournée n'ont qu'une raison d'être, c'est de représenter des nouveautés qu'on ne connaît point en province, pour cette excellente raison qu'elles s'en réservent le monopole.

Dans les petites villes, une représentation de pièces telles que le *Chapeau de Paille d'Italie* et de *Tricoche et Cacolet* peut offrir quelque attraction, mais à Lyon elle n'en a aucune. X.

A UN AMI

Nos souvenirs d'enfants heureux
Gardons-les au fond de notre âme
Pour nous réchauffer à la flamme
D'un passé déjà vaporeux.

Rappelons-nous les heures douces,
Nos chers entretiens d'écoliers
Et nos leçons et nos cahiers,
Les jours qui coulaient sans secousses.

Rappelons-nous les bons moments
De notre amitié franche et sûre.
Le Temps de son âpre morsure
N'a point détruit nos sentiments.

Aussi, puisqu'à l'heure présente,
L'affection dure toujours
Et que l'écoulement des jours
N'en peut diminuer la pente.

Continuons à nous aimer
Et sachons bien que dans la vie,
Jamais l'amitié ne dévie
Quand les cœurs peuvent s'estimer.

Pierre de BOUCHAUD.

LIBRE CHRONIQUE

A quelque chose, malheur est bon.

Il vient d'être donné lecture à l'Académie des sciences du travail de M. Dubois, professeur à la Faculté de Lyon, proposant d'appliquer à l'industrie l'huile animale tirée de la matière grasse renfermée dans les œufs des criquets ou sauterelles d'Afrique.

Ce n'est pas sans un vif enthousiasme que nous relatons cette inspiration aussi vengeresse que scientifique; et nous ne serions pas autrement étonné que l'Algérie reconnaissante élevât

des statues — en nombre indéterminé — à ce génial *Dubois*, qui nous paraît de *celui* dont on fait les grands bienfaiteurs de l'humanité.

Désormais — grâce à lui — les colons que les sauterelles et les criquets empêchaient de « faire leur beurre » se serviront simplement de ces acridiens pour faire leur huile ; et, au lieu de se lamenter de leur invasion, ils se réjouiront de les voir pulluler... au point que nos possessions africaines — faisant concurrence à la mer de Marseille — deviendront un véritable « lac d'huile. »

C'est toute une révolution économique qui se prépare au nord du continent noir ; ce qui faisait sa ruine va devenir une source de richesses ; et le temps n'est pas éloigné où les oléiculteurs abandonneront définitivement la culture des oliviers, pour se livrer avec ardeur à l'élevage des criquets.

Et les *Saintes-Ecritures* — induisant en erreur les fidèles consternés par leur méconnaissance de l'utilisation des sauterelles — auront appelé « plaie d'Égypte » ce qui en était — au contraire — la bénédiction.

Une seule chose me chiffonne un peu, dans cette découverte de « l'huile de criquets » c'est que ça va me dégoûter de manger de la salade.

Mais je n'oserai jamais faire entrer en ligne de compte cette insignifiante répugnance personnelle avec les multiples avantages qui résulteront — pour l'intérêt général — de cette transformation des insectes oléagineux en un des produits les plus précieux de notre *Midi... et demi* (si l'on peut qualifier ainsi l'Algérie, cette Provence africaine).

Mieux que les sanglantes et féroces explorations de Stanley, cet admirable progrès de la science industrielle dissipera bientôt « les ténèbres de l'Afrique » car cette partie du monde va disposer — pour s'éclairer — d'inépuisables quantités d'huile.

Comme à la côtelette *trop grasse*, du gourmet facétieux, il ne lui manque plus que la *mèche*.

* *

Des criquets aux vers il n'y a qu'un pas... de Calais ; franchissons-le :

— Il y a quelques jours, dans une vente d'autographes, qui a eu lieu à Londres, deux vers écrits par le poète Chatterton y ont été adjugés 120 francs ; soit : 60 francs le vers !

Et Chatterton est mort de faim à dix-huit ans ! — ajoute mélancoliquement le journal londonien, qui enregistre cette *sûre enchère*.

Infortuné Chatterton !... Le malheureux devait être atteint du vers *solitaire* ; et ses vers ne se vendant qu'à la paire, il périt, hélas ! d'inamition sur son second alexandrin.

C'est, d'ailleurs, ce qui a déterminé ma vocation, pour la prose. Il est — en effet — sans exemple qu'un chroniqueur ait attrapé le *ténia* en rédigeant sa « copie » comme M. Jourdain ; tandis que les poètes les plus robustes — tenez Pierre Dupont et Soulayr, par exemple, étaient de vigoureux ciseleurs de rimes... eh bien ! ils n'en sont pas moins morts, tués par les vers — alors que M. Zola (dont la plume ne remue les *asticots* qu'en prose) vit encore !... et deviendra peut-être *immortel*, quand l'Académie française n'aura plus aucun autre postulant à ses fauteuils vacants : Car s'il n'en reste qu'un, il sera celui-là !

* *

En attendant cette grève des candidats, nous avons — à Paris — celle des cochers... et, en Danemarck, celle des demoiselles desservant les buffets des gares.

— L'administration des chemins de fer de cet Etat vient d'interdire à ces Hébés de se coiffer « en frissures » ; et celles-ci aiment mieux abandonner leur situation qu'obéir à cet ordre — que nous n'hésitons pas, malgré notre éloignement du litige, à qualifier de barbare.

Sans prendre autrement parti pour ou contre la coiffure défendue, je ne retiens des tyranniques administrateurs des chemins de fer

danois... que ces trois dernières lettres ; car il leur était bien facile de faire disparaître la mode capillaire — qu'ils méditaient de prohiber — sans jeter la perturbation dans la plus belle moitié de leur personnel.

Il suffisait, avec un peu d'astuce — et de connaissance du cœur féminin — de décréter l'obligation *expresse* (et *omnibus*) pour ces aimables sujettes du roi Christian, de se coiffer exclusivement « en frissures. »

Toutes eussent aussitôt lissé leur chevelure... pour *défriser* l'administration.

Tandis que, maintenant, les malheureux voyageurs — privés des services de ces demoiselles — vont se faire eux-mêmes « des cheveux » en *dansant devant les buffets* des gares.

* *

Rouvrant la parenthèse dans laquelle j'ai remis, un peu plus haut — et à dessein — le mot *omnibus*, j'en profite pour relater la collision — peu commune — de ce véhicule démodé... avec un navire !

Ce fait sans précédent vient de se produire à Harbourg, dans le Hanovre.

— L'omnibus passait sur un pont près duquel un vaisseau manœuvrait. Le beaupré du bâtiment est entré dans la voiture en brisant les glaces — pour se préparer, sans doute, à une campagne contre nos amis, les Russes, dans la mer Baltique.

Cette action de la flotte allemande ne laisse pas que de nous causer de patriotiques inquiétudes ; car elle constitue une manœuvre inédite, qui la rendrait — en cas de guerre — très dangereuse pour notre armée... de terre. Elle pourrait fort bien nous éborgner ainsi quelques soldats.

Quoi qu'il en soit, nous n'engageons pas les cochers — surtout d'omnibus — tudesques à imiter leurs confrères parisiens, en se mettant en grève ; car la marine prussienne les aurait — comme on voit — bientôt *mâtés* !

FRANC-SILLON.

SIMPLE VŒU

SONNET

On raconte qu'Orphée à la céleste voix,
Quand son âme vibrat, en proie au saint délire,
Attendrait soudain aux accords de la lyre,
Les sauvages rochers, les plaines et les bois...

On dit que les remparts de Thèbes, à la fois
Montèrent, aux accents d'Amphion qui soupire,
Et que l'on entendit tous les échos redire
Son immortel triomphe au monde d'autrefois.

Muse ! moi je n'ai pas d'assez vives haleines
Pour attendrir les bois, les rochers et les plaines ;
Je ne veux pas jeter mes chants à l'univers,

Et la gloire n'est pas mon idole suprême...
Mais je serai content, pourvu qu'avec mes vers
Je ravisse le cœur de la beauté que j'aime !

Gabriel MONAVON.

LA FÊTE DES FÉLIBRES

Chantres de l'Éternel amour !
A vous, poètes fiers et libres.
De Sceaux jusqu'à Roquefavour,
Salut ! Cigaliers et Félibres !

Faites oublier par vos chants,
La prose des temps où nous sommes,
Car les hommes sont bien méchants,
Et méchant est l'œuvre des hommes.
(Al. Ducros, Cigalier, 1889.)

C'était hier, en la traditionnelle ville de Sceaux, la fête annuelle des Félibres de Paris.

Comme toujours le soleil voulant favoriser de ses rayons les poètes du midi, était brillant, trop brillant même pour l'épiderme délicat des parisiennes qui faisaient une escorte dorée aux félibres.

Cette année, la présidence de la fête avait été offerte à M. François Coppée, l'éminent académicien, qui avait bien voulu l'accepter, succédant ainsi à Ernest Renan et Emile Zola.

À l'arrivée une réception très cordiale a eu lieu à la gare, puis les félibres et leurs invités ont été couronner les bustes de Florian et d'Aubanel. De là, le cortège s'est rendu à la salle des fêtes de la Mairie pour la séance des jeux floraux.

Après quelques mots de bienvenue adressés par le maire de la ville de Sceaux et une allocution du D^r Bayol, l'explorateur bien connu, M. François Coppée a prononcé un de ces discours dont seul il a le secret.

Pour moi qui l'avais entendu, il y a tantôt quinze ans, alors qu'il donnait des conférences très courues à Genève, j'ai retrouvé chez l'académicien toutes les brillantes qualités que je lui connaissais.

Oui, certes, M. Coppée est toujours le chantre du beau et de l'idéal dans tous les domaines, mais, lorsqu'il accorde sa lyre pour nous dire les souffrances des déshérités de ce monde, c'est alors qu'il nous apparaît vraiment comme un grand poète.

Son discours fin, délicat, spirituel, a été vivement apprécié et applaudi. En voici quelques passages :

« Dans une des charmantes improvisations dont il a emporté le secret, un de vos plus illustres présidents de votre fête annuelle, le si regretté Ernest Renan, vous racontait qu'un soir, au dîner celtique, il avait vu en face de lui un Commensal qui n'avait évidemment rien de breton... attendu que c'était un nègre ! Ernest Renan n'en avait été, du reste, nullement choqué et avec sa courtoisie et spirituelle bonhomie, il s'était efforcé, au contraire, ce jour là, de trouver une origine commune à la race celtique et à la race noire.

« La présence d'un Parisien tel que moi, d'un Parisien pur-sang, né à Paris de parents parisiens en remontant jusqu'à la troisième génération, et qui ose cependant accepter la première place dans une réunion de méridionaux, ne semblera-t-elle pas, au premier abord, aussi extraordinaire, aussi paradoxale que celle de cet homme de couleur prenant part à des agapes armoricaines ?

« ... Mais je sais combien vos mœurs sont hospitalières et avec quelle gracieuse facilité vous accordez la naturalisation à ceux que vous aimez et qui vous aiment.

« Au surplus, n'ai-je pas droit à cette naturalisation ?

« Un jour, dans un festin de Cigaliers, j'ai rappelé que mon bisaïeul était de Mons, et qu'il était par conséquent du Midi... de la Belgique. Une autre fois, fraternisant avec les Félibres parisiens, je leur ai dit que j'étais né sur la rive gauche de la Seine, qui est aussi le Midi... de la capitale. Aujourd'hui comme naguère, j'espère que vous apprécierez les efforts que je fais pour être des vôtres. Après tout, n'est-ce pas, on n'est jamais du Midi que relativement, et le nègre dont je vous parlais tout à l'heure serait le plus méridional d'entre nous, si déjà il n'avait pas été accaparé comme Breton par les convives du Dîner Celtique.

« Mais c'est assez plaisanter, et vous pourriez trouver à la longue que votre hôte et votre

président d'un jour, qui est un vieil enfant de Paris, en est aussi un vieux gamin.

« ... En janvier dernier, je me rétablissais d'une assez fâcheuse indisposition sur votre côte d'Azur, lorsque les Félibres d'Avignon et d'ailleurs, ayant appris mon séjour à Nice, eurent une charmante pensée. Comme on envoie des primeurs et des friandises à un convalescent, ils m'adressèrent un album où, plus de quarante d'entre eux me souhaitaient, l'un après l'autre, en vers ingénieux et touchants, la bienvenue dans leur pays et un prompt retour à la santé. Mistral, lui-même, le Virgile provençal, à qui notre Lamartine adressa jadis le salut du génie au génie, me disait, sur la première page de l'album : « Couche-toi sur le sable d'or de nos plages. Peut-être la lame t'apportera-t-elle la coupe du roi de Thulé ! »

« C'est pourquoi j'accours à la Fête de Florian... Car, n'oublions pas Florian. Il est, pour le Félibrige ce que son contemporain Montyon est pour l'Académie française. Tous deux furent ce qu'on appelait, dans leur temps, des hommes sensibles. L'un a légué des couronnes à la vertu, l'autre l'a célébrée.

« Ils méritent l'hommage annuel qui leur est rendu, et ce n'est certes pas moi qui saluerai de moins bonne grâce le seul fabuliste que nous puissions nommer après La Fontaine, le poète à qui nous devons cette très belle chose : *l'Aveugle et le Paralytique*.

« Mais sur l'aimable chevalier, l'orateur qui m'a précédé ici, l'année dernière, ne m'a rien laissé à dire. Emile Zola, — une des gloires les plus éclatantes de notre pays, Messieurs, était chargé de louer Florian, dans cette fête champêtre; et celui qui peignait cette énorme et puissante fresque, *la Terre*, a su vous parler, avec la plus rare délicatesse, du peintre léger qui fit ce joli camaïeu, *Estelle et Némorin*. En dépit de toutes les résistances, j'espère que bientôt, Zola déploiera son éloquence en un lieu plus solennel, et que le jour viendra où, pour obéir à la tradition, il glorifiera, à son tour, Montyon et la vertu. »

Ensuite M. Coppée parle de l'auteur de Tartarin de Tarascon, M. A. Daudet, et termine ainsi son discours :

« Ceux-là sont des esprits faux et chagrins qui prétendent que l'amour de la petite patrie nuit à l'amour de la grande. Le contraire est la vérité. Pour l'exprimer, un de vos meilleurs poètes a trouvé une formule définitive et je ne crois pas pouvoir mieux terminer mon allocution qu'en rappelant la belle parole de Félix Gras : « J'aime mon village plus que ton village. « J'aime ma province plus que ta province. « J'aime la France plus que tout. »

On ne pouvait mieux clôturer que par cette invocation patriotique.

* *

Pour ma part j'ai regretté l'absence de l'excellent président des Félibres, M. Sextius-Michel, empêché par un deuil de famille. A M. Coppée, il aurait sans doute répondu :

« Oui, parlons-en toujours avec ivresse de ce petit coin de terre où nous sommes nés, de la petite ville ou du village, de l'enclos où chantent les cigales, où, de la lande sauvage s'exhale l'odeur des genêts. Nous n'en serons pas moins de bons patriotes et de bons français.

« Pour nous, Félibres de Paris, qui, à l'amour

du sol, ajoutons celui de la langue maternelle, aimons-là cette langue colorée, harmonieuse, écho des muses antiques, et dans tous nos banquets, faisons circuler la coupe où pétillent le vin doré par notre beau soleil, d'où s'envolent, les ailes vibrantes, les rimes d'or de nos poètes !

H. DOTRENS.

N.-B. — J'allais oublier de parler de la partie littéraire qui a suivi. Elle a été très réussie ainsi que la Cour d'amour. On ne saurait trop féliciter de cette réussite, M. Bonnet, l'aimable secrétaire des Félibres qui s'est prodigué comme artiste et comme metteur en scène.

LA PENSÉE ET LE DOUTE

Oui, c'est un grand malheur qu'on ne puisse penser
Sans voir au même instant sur son esprit passer
Une ombre qui s'étend et lui cache la route,
Sans rencontrer partout un obstacle : le doute.
L'esprit cherche le beau, le bien, la vérité.
Comme le nautonnier par la vague emporté
Aux astres obscurcis il demande sa voie.
Il part dans sa candeur ; il avance avec joie ;
Lorsqu'il pressent un but, lorsqu'il croit y toucher,
Cette ombre, cet écueil, ce funeste rocher
Se dresse environné d'apparitions vagues,
Infranchissable, obscur, toujours battu des vagues,
Il nous cache le but. Le port n'apparaît plus,
Et dans ce mouvement de flux et de reflux
Notre esquif, arrêté soudain dans sa carrière,
Désarmé, disjoint, se rejette en arrière.

Et l'esprit s'inquiète et se prend à douter,
Et l'homme de souffrir et de se tourmenter.
Lui qui voudrait atteindre aux limites de l'être,
Il pense embrasser tout et ne peut se connaître.
Saisi, comme l'aiglon sur le bord de son nid,
D'un vertige d'azur et d'espace infini,
Son généreux essor, ses conquêtes, ses vues
Rencontrent aussitôt des limites prévues.
Que prendra-t-il pour centre en ouvrant le compas ?
Lui-même ? mais comment, s'il ne se connaît pas ?
Penché sur le miroir, qu'un amour-propre étrange
Lui tend, il se voit fort et beau comme un archange ;
D'une essence divine il se croit imprégné.
Comme un prince déchu qui sait qu'il a régné,
Qui, scrutant de la main l'ombre qui l'environne,
Rassemble çà et là des débris de couronne
Dans l'espoir insensé qu'ils se compléteront,
Qu'il lui sera donné d'en décorer son front
Et qu'une à une ainsi les perles ramassées
Lui rendront la splendeur de ses gloires passées,
Il croit sans croire, espère, hélas, sans espérer,
Rit quelquefois de peur d'avoir trop à pleurer
Et dit en répétant le fameux enthymème :
« Je pense, donc j'existe. » Incertain de lui-même
Il dirait aussi bien : « Je doute, donc je suis ».
Mais voyons ce qu'il est et sondons ses ennuis.

L'amour, de nos tyrans le plus cher et le pire,
Sur l'homme adolescent établit son empire ;
Charme délicieux non encore éprouvé
Tourment d'un cœur qui cherche et qui n'a pas trouvé
Composant, dans l'espoir d'en parer quelque idole,
De pudeur et de grâce une belle auréole...
Quel jeune homme à vingt ans cherchant une âme sœur
De vos séductions n'a connu la douceur ?
Celle qu'il appelait (la première venue)
A couronné ses vœux et sa flamme ingénue,
Du bonheur qu'il rêvait il s'enivre à son tour,
Il a goûté l'amour et doute de l'amour.
Qu'est-ce donc si, déçu par tout ce qu'il adore,
Il a, de l'aube au soir et du soir à l'aurore,
En des songes fiévreux égaré sa raison,
Pleuré sur quelque mort ou quelque trahison
Et si la passion qui caresse ou déchire
A fait pour y verser l'angoisse ou le délire
Dans un cœur entr'ouvert par son ogle puissant
Des blessures par où s'enfuient l'âme et le sang.

Son éducation se poursuit et s'achève.
Instruit par la sagesse, au plus haut de son rêve
Il a mis la justice et la fraternité.
Mais, aux bras maternels de la société,
De la haine fougueuse et de l'envie obscure
Il a senti le choc, éprouvé la piqûre.
Il s'irrite en voyant le bon droit insulté,
La tyrannie en lutte avec la liberté,

Tant de maux étalés sans qu'on y compatisse.
Avait-il donc eu tort de croire à la justice ?
Les préceptes du Christ par le monde semés
S'étaient-ils donc en vain si longtemps affirmés,
Et cette charité dont la vertu féconde
Avait en d'autres temps régénéré le monde,
N'existait-elle plus que comme un souvenir
De cette antique foi que l'on prétend bannir ?
Cette foi que l'on sape et que l'on persécute
A-t-on raison ou tort d'en désirer la chute ?

Soit respect, soit faiblesse et superstition
Des grandeurs, nul ne peut sans admiration
En contempler d'en bas les superbes images,
Il nous faut une idole où porter nos hommages,
La crainte avec l'amour se mêlent à l'encens
Que nous brûlons au pied de ces hommes puissants,
Dont nous foulons le seuil, dont nous baisons les traces
Afin d'en obtenir des saluts et des grâces.
Le besoin d'adorer en a fait de tous temps
Les ministres du ciel et ses représentants
Et l'adulation, tant qu'ils sont sur le faite,
Ajoute des rayons à leur gloire surfaite.
Honorons leurs vertus sans ployer les genoux :
Ils sont faibles, chétifs, et mortels comme nous.
Sur ce trône d'orgueil qui de nous les sépare
Leur nullité souvent d'un vain titre se pare
Et le pouvoir d'emprunt dont ils sont revêtus
Leur tient lieu de talents et de mâles vertus.
Mais que dire des maux auxquels ils sont en butte !
Détournez-vous. Craignez les débris de leur chute,
J'ai vu l'écroulement de tant de vanité,
Et, comme Salomon, des grandeurs j'ai douté.

La science apparaît plus vaniteuse encore,
Et c'est elle surtout que notre siècle honore.
Elle exerce un pouvoir qui sans cesse s'accroît ;
Ses arrêts en tous lieux s'imposent de plein droit.
Le présent, qui lui doit un surcroît de bien être,
En grossit le trésor pour les siècles à naître.
Comme elle a ses croyants et ses adorateurs,
Elle usurpe du ciel les serènes hauteurs,
Et c'est à son profit que l'esprit de système
A son tour à l'esprit de foi crie : Anathème !
L'œuvre qu'elle accomplit je le dis à regret,
Tend à substituer au devoir l'intérêt,
L'égoïsme imprudent, une soif de richesse
Par qui l'homme égaré se déprave sans cesse
En cherchant à gagner et par tous les moyens,
Les biens matériels qui ne sont pas des biens.
Je ne suis pas de ceux que le progrès effraie,
Mais à voir quel chemin la Science lui fraie,
Je ne puis constater sans tristesse et sans peur,
Que l'électricité, le gaz et la vapeur,
Faibles palliatifs aux publiques misères,
Détournent les esprits de soins plus nécessaires,
Que le luxe s'impose, et que le travailleur
Devient plus exigeant sans devenir meilleur,
Que le phénix humain dans ses concupiscences
Aspire uniquement aux folles jouissances,
Qu'il confond à plaisir le but et le moyen
Et que la soif des biens étouffe en lui le bien.
Nous nous rapetissons et nous en tirons gloire :
Défaut de jugement, de cœur et de mémoire !
Tout progrès qui repousse un principe divin
S'il n'est pas chimérique est dangereux et vain.
Ceux qui jadis l'ont cru, faisaient-ils fausse route ?
L'orgueil le veut, l'orgueil est le père du doute.

On dit que ce progrès dont nous sommes si fiers
D'une éternelle paix doit doter l'univers,
Que des dissentiments l'ère enfin sera close,
Et que, par un traité dont la première clause
Rendra les citoyens et les peuples amis,
Nos fils dans cette paix grandiront affermis.
Dans ce concert charmant des volontés plus droites,
Les peuples formeront des familles étroites,
Et serreront entre eux des liens cimentés
Par le commun respect des droits, des libertés,
Nous serons tous enfants d'une patrie aimée.
Mais pourquoi préparer la poudre sans fumée,
Exercer aux combats les bataillons alpins,
Bâtir des forts, au lieu de dormir sous les pins,
Changer troncs et rameaux où les oiseaux gazouillent
En mats pour les vaisseaux qui dans nos golfes
O concorde douteuse, o ciel pur de la paix [mouillent ?
Qu'enténébrent toujours des nuages épais,
O pensée incertaine errant de leurre en leurre,
Sans pouvoir se fixer aux rêves qu'elle effleure,
Et retombant du haut de ses illusions
Sous le sarcasme amer et les dérisions !

En serait-il ainsi du Beau qui nous enchante,
De qui l'attrait vainqueur et la grâce touchante
Élèvent nos esprits en charmant nos regards,
Du Beau, règle du goût et principe des arts ?

Là, que d'incertitude encor, que de querelles !
 Servile admirateur des beautés naturelles,
 L'un cherche à les bien rendre et, sans aller plus loin,
 D'un plus rare idéal ne sent pas le besoin.
 De fidèles couleurs il charge sa palette
 Et comme en une eau claire un palais se reflète
 Le monde qu'il imite en son œuvre apparaît
 Sans qu'il ait essayé de ravir son secret.
 L'autre le réfléchit d'abord dans sa pensée.
 Avant que le pinceau sous sa main exercée
 Ait d'un coloris vrai fondu les éléments
 Il a su de son cœur compter les mouvements
 Et rendre à la Nature, en se pénétrant d'elle,
 Le sentiment qu'au peintre inspire son modèle,
 L'âme, avec ses désirs, ses rayons, ses douleurs ;
 Le poète l'a dit : Les choses ont des pleurs !
 La plus belle nature est à l'homme étrangère,
 Si, grâce aux sentiments que son cœur lui suggère,
 L'artiste consommant avec elle un hymen
 Ne sait point y mêler quelque chose d'humain.
 Le Poussin, Ruysdael l'entendaient de la sorte.
 Voilà deux procédés. Lequel des deux l'emporte ?
 Le talent répondra. Quant à moi, je ne sais
 Si l'art, qui se dépense en sublimes essais,
 Peut, malgré tant d'efforts, briser la glace intense
 Qui nous laisse du beau pressentir l'existence
 Mais qui nous interdit d'arriver jusqu'à lui ?
 Sujet nouveau de doute et de peine et d'ennui.

De tout ainsi. Le cerf penché sur la fontaine,
 Pour se désaltérer n'a qu'une onde incertaine,
 Et nous voyons aussi comme un flot fugitif
 L'absolu s'éclipser devant le relatif.
 En vain repoussons-nous un conseiller funeste,
 Ce qu'affirme le cœur la raison le conteste
 Et l'esprit impuissant à les concilier
 Se fait du doute amer un hôte familier
 Qui chez lui s'établit encor qu'il le redoute.
 Que faire ? — Aller plus loin et douter de son doute.
 Dans un monde fini je pense, être borné.
 Ce monde est comme l'homme à périr destiné :
 Ce merveilleux ouvrage et cette âme pensante
 D'où la perfection est forcément absente
 Existents tels que Dieu, leur auteur, l'a voulu
 Quand il s'est pour lui seul réservé l'absolu.
 Le malaise que l'homme au fond de l'âme éprouve
 Est un signe évident par lequel Dieu se prouve
 Et le besoin de croire et l'éternel ennui
 De douter, malgré tout nous rapprochent de lui.
 Cette perfection que notre soif appelle
 N'est qu'un pressentiment d'une vie immortelle.
 Elle nous apparaît dans un vague lointain
 Non comme un rêve obscur mais comme un but certain
 Où tendent nos désirs, dont notre cœur s'empare.
 Une courte distance encor nous en sépare.
 Elevons nos pensers que le doute volla
 Vers le haut point du ciel où Dieu règne : c'est là.

Là nous trouverons tout : gloire, vertu, puissance,
 Le vrai dans sa splendeur, le bien dans son essence,
 Le beau dont on ne peut s'approcher que de loin,
 L'amour dont tous les cœurs ressentent le besoin.
 Tout nous sera donné sans effort, sans études.
 Là, l'esprit délivré de ses incertitudes
 Du bonheur ici bas perçu confusément
 Sans ombre connaîtra l'épanouissement.
 Alors, comme une heureuse et noble fiancée,
 Libre de ses liens, l'immortelle pensée
 Scellera pour jamais et dans son vrai milieu
 D'indissolubles nœuds qui l'uniront à Dieu.

J.-E. BEAUVÉRIE.

L'ESCRIME A LYON

Que d'esprits se remuent, que d'imaginations
 travaillent, quand le calendrier ramène la
 Saint-Isidore et qu'il s'agit de fêter le maître
 habile qui a tout fait pour l'escrime dans notre
 bonne ville de Lyon.

Les anciens quittent les affaires et se précipitent dans le vieil escalier de la rue Confort. On ne fait plus des armes, l'enseignement est fini, mais on a la mémoire du cœur et on veut fêter celui qui a donné de si bonnes leçons. Les jeunes sont là prêts à soutenir la réputation de la salle ; on se trouve, on s'accueille, on reconnaît les vieux amis ; et la sympathie ne fait qu'une famille de ceux qui se sont perdus de vue depuis si longtemps.

C'est tous les ans la même chose et c'est toujours nouveau.

Jedi dernier on a donc recommencé.

Tous ceux qui de près ou de loin apparte-

naient à l'école sont venus saluer le maître et lui ont offert un objet d'art choisi avec goût. Puis les planches ont retenti, on a croisé le fer et on a échangé des coups crânement portés et rendus.

C'était une joie vive et bien sentie chez tout ce jeune monde, ami du grand art de l'épée ; les vieux étaient heureux de montrer qu'ils n'avaient rien oublié ; les jeunes qu'ils avaient beaucoup appris.

Les passes d'armes ont prouvé que la brillante réputation de la maison n'avait rien perdu de son éclat. Aussi quand l'heure du discours et du champagne a sonné, a-t-on bu avec vivacité à la salle, au maître, aux élèves, aux fils absents du professeur, à l'escrime et à la France dont on saurait si bien défendre le drapeau.

Félicitons M. Voland de former si bien notre jeunesse, de lui donner l'élégance, la force, la souplesse, la dignité. Félicitons tous ces jeunes tireurs de conserver si bien dans leur cœur les sentiments de sympathie et d'amitié.

Un vieux tireur,
 P. S.

LE CERISIER

Le père et la mère Barroux étaient de braves octogénaires, point trop radotants, joviaux à l'occasion, d'humeur habituellement affable.

— C'est demain, m'avait-il dit, que nous fêtons le soixantième anniversaire de notre mariage. Vous viendrez, hein ? Si vous ne venez pas, je vous en voudrais tout le restant de ma vie.

— Hélas ! avait-elle dit, de sa petite voix chevrotante, cette année-ci, nous ne serons que quarante-huit à table. Autrefois, on mettait une nouvelle ralonge tous les ans ; à présent, on est de moins en moins nombreux : les uns sont en pays étrangers, d'autres sont morts... Avant la guerre des Prussiens, monsieur, nous avons été la centaine complète... Après, monsieur, onze petits-fils et gendres manquaient, quatre de nos petites-filles étaient veuves...

Cette évocation funèbre m'interdisait de me dérober à leur invitation, mais n'annonçait pas pour la solennité familiale beaucoup de joie. Le vieillard devina ma pensée. Il s'écria, faisant le geste d'écarter les idées attristantes :

— Laissons dormir les défunts, Brigitte. Nos deuils s'échelonnent au long du calendrier ; mais demain, par chance singulière, en est exempt ; demain est tout aux plaisants souvenirs... Te rappelles-tu ?...

Le bonhomme, forçant gauchement la note gaie, s'était rapproché de sa femme ; de ses pauvres mains tremblantes, il lui pinçait la taille.

— Tais-toi, vilain monstre ! répliqua-t-elle en le repoussant.

Cette répétition lointaine de leurs tendres disputes avait, en ces vieux au chef branlant, à la bouche édentée, une grâce étrange. Ils m'apparurent à l'âge où ils étaient des fiancés impatients ; je reconstituai leurs frais visages sous les rides ; je surpris au passage les lascifs regards échangés.

* *

Donc, le lendemain de cette scène, je me rendis chez les Barroux. J'arrivai tôt, ayant la sottise habitude d'être exact, même aux invitations à diner. La maison était sens dessus dessous ; l'antique servante et quatre autres jeunes, que les filles mariées avaient envoyées pour l'aider, se voyaient en retard et perdaient la tête. Pour ne point gêner, je m'en allai dans la cour faire les cent pas. C'était une grande cour pavée où poussait l'herbe. Au milieu s'élevait un cerisier, en ce moment-là couvert de fruits qui commençaient à se teinter de rouge.

Cet arbre, évidemment, jouait dans la vie des deux vieillards un important rôle. Il était du reste traité avec égards : Le pavage s'arrê-

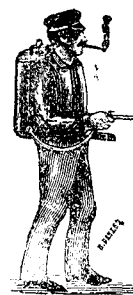


CRÈME SIMON
 Le Cold Cream
 par excellence et sans rival
GUÉRIT
 Gercures, Rougeurs
 et toutes les
 Affections légères
 de la peau
 Se défer des nombreuses imitations
 EN VENTE PARTOUT

V. VERMOREL

A Villefranche (Rhône).

Pulvérisateur "ÉCLAIR"



avec lance spéciale pour
 le traitement contre le
Cochylis.

Prix : 40 francs.

Lance spéciale seule 8 fr.

(Ajouter 0 fr. 60 c. pour
 recevoir franco.)

POUDRE DE PYRÈTHRE

Gros et Détail.

LA TORPILLE Soufreuse poudreuse

A GRAND TRAVAIL

DÉPOT A LYON

RIVOIRE père et fils, rue d'Algérie, 16

Tarif envoyé franco.

TOUTES les bonnes
CUISINIÈRES

vous diront

que le meilleur Tapioca est le

Tapioca Rils

Exiger la Marque de Fabrique l'AS de TRÉFLE à QUATRE FEUILLES

Se trouve dans toutes les bonnes Maisons d'épicerie
 et de produits alimentaires.

Gros : 262, Boulevard Voltaire, PARIS.

UN MONSIEUR offre gratuite

ment de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de peau, dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine et de l'estomac et de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou carte postale à M. VINCENT, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier, et enverra les indications demandées.

tait à respectueuse distance de lui et autour de son tronc était un banc circulaire qui servait surtout à le protéger des chocs mais qui, aussi, pouvait servir à tenter l'escalade, car en cet instant un collégien d'une douzaine d'années y était grimpé. Il se haussa sur ses pointes, s'accrocha à une branche basse, s'enleva dans le feuillage et se hissa vers la cime où brillaient quelques bouquets de cerises vermeilles.

L'effronté maraudeur, qui ne se savait pas vu, m'aperçut alors, il perdit l'équilibre, dégringola de branche en branche, les cassant sous lui, et fut précipité par terre. Il se crut mort et beugla de frayeur. Je courus à son secours. Il en était quitte pour une oreille égratignée, sa culotte déchirée, son genou écorché.

Mais, de la maison, dix personnes sortirent criant toutes ensemble. L'une d'elles, la maman du coupable, l'empoigna par un bras et, en guise d'admonestation, lui administra la plus belle paire de gifles que jamais écolier ait reçue. Pendant ce temps, les autres dames et messieurs, tous pareillement indignés, évaluaient le dégât, dialoguaient sur la profanation commise, pronostiquaient l'avenir du précoce malfaiteur.

Avoir cassé le cerisier de bon papa Barroux ! Les enfants d'aujourd'hui ne respectent plus rien.

— Ah ! mauvais garnement, si tu m'appartenais !

Un groupe de gamins et gamines se montraient du doigt Emile, le criminel :

— C'est lui qui a cassé le cerisier du bon papa Barroux !

Heureusement, les vieillards parurent et indulgent comme il sied aux ancêtres, remirent les choses au point.

Parbleu ! d'autres qu'Emile avaient avant lui grimpé dans l'arbre et volé des cerises vertes. Joséphine, sa mère, dont la main l'avait si rudement calotté, n'était pas exempte de ce méfait. Même son grand-père Jules, quand il était mioche, s'était plus d'une fois déchiré le derrière aux branches.

**

— Ce cerisier vénérable est certainement un arbre généalogique, dis-je à la trisaïeule en la tirant à l'écart. Il a son histoire. Conte-la moi.

— Mais non, me répondit-elle, c'est un cerisier, voilà tout... Un jour — mon Dieu, qu'il y a loin — François et moi nous eûmes quinze ans (nous sommes de 1802 l'un et l'autre). Ses parents habitaient cette maison et les miens celle d'à côté. Nous avions ensemble poussé nos premières dents, fait nos premiers pas, balbutié nos premières syllabes. Nous nous appelions « tit frère » « tite sœur » et nous nous croyions frère et sœur vraiment.

« Un jour, ai-je dit, nous venions d'avoir quinze ans. Nous mangions des cerises et nous nous fusillions avec les noyaux. La fusillade devint très vive, si vive que je me fâchai, que je donnai à François une claque, qu'il m'en rendit deux et que nous saisismes à bras-le-corps. Mais nous nous lâchâmes aussitôt, pareillement interdits, honteux, comprenant que l'âge était passé des batailles innocentes.

« L'année suivante, François me montra qu'à l'endroit où nous nous étions battus un noyau avait pris racine. Déjà il avait dressé autour une petite palissade pour protéger la frêle tige.

« Le cerisier grandit. Il eut trois ans ; nous dix-huit. Ce fut une très grave affaire que l'opération de la greffe. François voulut seul s'en charger, et je me souviens de l'émotion poignante que j'éprouvai lorsqu'il entailla le cher arbuste. Songez donc ! Nos parents avaient dit qu'ils ne nous marieraient que quand le cerisier aurait donné sa première récolte. Si la greffe manquait, ce serait un retard d'un an, et si le scion mourait de l'entaille on ne nous marierait peut-être pas.

« La greffe réussit à merveille. Deux ans plus tard, la floraison blanche, en tombant,

découvrit des petits bouquets de boules vertes qui subsistèrent et promptement grossirent. Jamais, vous pouvez m'en croire, arbre fruitier ne fut plus tendrement soigné, échenillé, arrosé, défendu contre les moineaux pillards, comme le fut celui-là.

« Je me vois — à vingt ans, monsieur, François n'était pas plus beau garçon que je n'étais belle fille — je me vois ayant accrochés aux oreilles les succulents pendants de corail, et venant demander au père et à la mère Barroux l'exécution des engagements pris.

« On ne nous maria que l'année suivante... mais nous n'attendîmes pas jusque-là pour goûter les cerises ».

A l'éclat de rire de la bonne vieille, rajeunie de soixante ans par la magie des souvenirs, l'ancêtre accourut, trottinant et joyeux.

— De quoi parlez-vous ? nous dit-il.

Et, sans laisser le temps de la réponse, il continua :

— Ce n'est plus nous qui faisons la cueillette des pendants d'oreilles... mais on nous en laisse pour les manger à l'eau-de-vie.

Albert GOULLÉ.

Le meilleur purgatif connu est la **Tisane Dussolin**, il est en même temps rafraichissant et fortifiant. Il suffit d'en prendre le matin à jeun une cuillerée à café.

On ne peut entrer chez son épicier sans entendre tout le monde demander du **Tapioca Rils**. C'est décidément le meilleur potage.

REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

La moins bonne tenue de certains fonds étrangers et des cotes moins favorables des marchés de Londres et de Berlin ont provoqué au début de la séance un nouveau recul de nos rentes ; puis quelques demandes se sont produites qui ont ramené les cours à peu près au même niveau qu'hier.

Le 3 0/0 qui fermait hier à 97,65 a fait 97,50 premier cours, puis revient en clôture à 97,60 après 97,42 au plus bas.

L'Amortissable reste à 98,42 en baisse de 17 cent.

Le 4 1/2 passe de 106,27 à 106,35.

Nous retrouvons le Crédit Foncier à 980 fr. Le Crédit Lyonnais à 762,50 ; la Société Générale à 470 ; et le Comptoir National à 483 et 485.

La Banque de Paris recule à 658,75.

Le Suez passe de 2685 à 2687,50.

L'Italien clôture à 92,95 après 92,90, le Turc finit à 22,12, le Hongrois à 96 7/8, l'Extérieure a repris de 1/16 à 66 5/16, le Portugais cote 22 7/8.

Le Russe consolidé 40/0 vaut 99,90, le 3 0/0 1891 78,80, l'Orient a baissé de 20 c. à 69,30.

Le Rio recule de 393,75 à 390.

LA REVUE POUR TOUS

Journal illustré de la famille.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

FRANCE : Six mois, 6 fr. 50 ; un an, 12 fr.

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro, 60 centimes.

Voir les Primes offertes aux Abonnés

Principaux collaborateurs : Cherbuliez, Claretie, Alphonse Daudet, Henry Gréville, Ludovic Halévy, Legouvé, Hector Malot, Georges Ohnet, Jules Simon, André Theuriet, Jules Verne, etc.

L. BOULANGER, éditeur, 83, rue de Rennes, Paris.

En vente chez GEORGES CHAMEROT, éditeur, 19, rue des Saints-Pères, Paris.

Le Propriétaire Gérant, V. FOURNIER.

BULLETIN OFFICIEL

DE L'EXPOSITION DE LYON

Universelle, Internationale et Coloniale

EN 1894

Sommaire du n° 19. — 22 Juin 1893.

Lyon et ses monuments : Le Palais de Justice. — Chambre de commerce de Lyon ; Communications à la presse. — Travaux des Comités : Groupe IV. — Composition des groupes : Groupe VI. — Rectifications. — Chronique : Propos de courses. — Choses lyonnaises. — Les industries lyonnaises. — Les Sciences et leurs applications contemporaines : Photographie des couleurs. — Bulletin financier. — Avis.

GRAVURE : Le Palais de Justice.

ABONNEMENTS :

	SIX MOIS	UN AN
France.....	4 fr.	8 fr.
Etranger (union postale).	5 fr.	9 fr.

Administration, Rédaction et Vente en gros

14, rue Confort, LYON

LE MONDE ILLUSTRÉ

Sommaire du dernier numéro.

CHRONIQUES : Le Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Actualité, l'Ossuaire de Saint-Ail, par G. Lenôtre. — Beaux-Arts, par O. Merson. — Les salles de garde des Hôpitaux de Paris : Laënnec, la Pitié, par Guy Tomel. — Le 10^e anniversaire du couronnement de l'Empereur Alexandre III. — Bibliographie : Le Couvent du Dragon vert, drame japonais de M. Léon de Rosny, par G. Claudin. Explications des gravures, Echees, Rébus, Bibliographie, Récréations de la famille, Science amusante, Revue comique, Choses et autres, etc. — Nouvelle en cours de publication : Catherine Midiou, par A. Lepage. En supplément : *Ce qu'elle voulait*, roman par Pierre Maël, illustrations de Marold.

OUVRAGES DE M. CHARLES FUSTER

Pour recevoir franco ces ouvrages, il suffit d'en faire la demande au bureau du SEMEUR, 92, boulevard du Port-Royal, à Paris.

POÉSIE

L'Ame Pensive (2 ^e édition).....	3' »
Les Tendresses (2 ^e édition).....	4 »
Poèmes (2 ^e édition).....	4 »
L'Ame des Choses (4 ^e édition).....	4 »
Le Siècle Fort.....	0 50
Sonnets (2 ^e édition).....	1 »
Devant la mer grande.....	2 »

PROSE

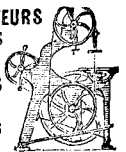
Contes sans prétention.....	2 50
Essais de Critique (3 ^e édition).....	3 50
Les Poètes du Clocher (édition princeps).....	10 »
— (3 ^e édition).....	6 »
Les Pensées d'une Femme.....	0 50
Un Prince Ecrivain.....	0 50

L'ANNÉE DES POÈTES (1890)

Prix : DIX francs.

Aux bureaux du Semeur, 92, boulevard du Port-Royal, Paris.

OUTILLAGE POUR AMATEURS
et INDUSTRIELS
Fournitures pour le Découpage
FABRIQUE de TOURS et SCIÉS-MÉCANIQUES
OUTILS DE TOUTES SORTES • BOITES D'OUTILS
TIERSOT, 8^e, rue des Gravilliers, 16, Paris
HORS CONCOURS 1890
Le Tarif-Album (250 pages, 600 grav.) franco contre 0'65



LA REVUE DES JOURNAUX ET DES LIVRES

NEUVIÈME ANNÉE

Nos lecteurs nous consultent souvent sur le choix d'une Revue hebdomadaire. Nous ne pouvons faire mieux que de leur indiquer la *Revue des Journaux et des Livres*, c'est la publication la plus curieuse et la plus intéressante de notre époque. Elle reproduit en effet, chaque dimanche, ce qui a paru de plus remarquable dans les journaux et livres de la semaine: Articles à sensation, Nouvelles, Contes, Chroniques, Actualités, Curiosités scientifiques, Connaissances utiles, Joyeux devis, Nouvelles à la main, Petites notes, Romans, etc. Nombreuses gravures d'actualité: portraits, événements du jour, etc.

La Revue publie deux feuillets, 1° l'*Aspirant de Marvels* nouvelle, par Louis Bouvet. 2° *Le Briseur de chaînes*, grand drame, par Victor Bours et Edouard Doyen.

La *Revue des Journaux et des Livres* donne en primes gratuites, aux abonnés d'un an, un volume de 3 fr. 50; pour six mois, un volume de 2 fr., et enfin, pour trois mois, un volume de 1 fr., à choisir chez les libraires de Paris. De plus elle donne à tous ses abonnés, comme primes supplémentaires gratuites, 1° un splendide portrait peint à l'huile, et 2° elle offre gratuitement, à chaque abonné, son portrait carte-album.

Un beau volume: de vingt numéros spéci-

mens, broché avec une jolie couverture tirée en deux couleurs, est envoyé, franco, contre 2 fr. 75.

Abonnement: Trois mois, 4 fr.; six mois, 7 fr.; un an, 12 fr. On s'abonne, sans frais, dans tous les bureaux de poste français; chez tous les libraires et marchands de journaux.

PHYSIQUE POPULAIRE

Par Emile DESBEAUX,

Lauréat de l'Institut.

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE POPULAIRE

Publiée sous la direction de

CAMILLE FLAMMARION

La Physique étudie les Forces de la Nature et l'utilisation de ces forces.

Les découvertes extraordinaires, faites en ces derniers temps, reposent sur les appropriations nouvelles de ces Forces.

Les progrès de la Science physique sont devenus tout à coup si rapides, les phénomènes Physiques sont apparus avec une fécondité si prodigieuse, qu'un Livre nouveau — qui relate ces progrès, qui explique ces phénomènes — est devenu indispensable.

La *Physique populaire* de M. EMILE DESBEAUX vient répondre à ce besoin, vient satis-

faire à l'ardente curiosité des esprits modernes qui aspirent à pénétrer les *Mystères* dont nous sommes enveloppés, et à parvenir à la connaissance intime et complète de la *vie des choses*.

La *Physique populaire* est le quatrième volume de la *Bibliothèque* fondée par Camille Flammarion dans le but d'exposer, sous une forme accessible à tous, l'ensemble des connaissances humaines.

Cet ouvrage, magnifiquement illustré, mettra sous les yeux des lecteurs toutes les découvertes nouvelles de la science et de l'industrie, les diverses applications de l'Énergie, le Phonographe, le Téléphone, le Téléphonographe, le Téléphote, ainsi que les manifestations si variées des forces de la nature, l'Énergie électrique, l'Énergie lumineuse, l'Énergie calorifique, merveilleux, phénomènes, qui s'accomplissent chaque jour autour de nous et constituent, en somme, la vie de la Terre et le cadre de la vie humaine.

Les précédents ouvrages de M. Emile Desbeaux, couronnés à deux reprises par l'Académie française, adoptés par le Ministère de l'Instruction publique pour les bibliothèques scolaires et populaires, traduits en plusieurs langues, sont un sûr garant du succès auquel est destinée la *Physique populaire*.

La *Physique populaire* est publiée en 100 livraisons à 10 centimes et en 20 séries à 50 centimes, format grand in-8° jésus.

Il paraît deux livraisons par semaine. — On peut souscrire à l'ouvrage complet, reçu franco en séries, à leur apparition, contre un mandat de 10 francs adressé aux éditeurs:

C. MARPON ET E. FLAMMARION
26, rue Racine, Paris.



Le meilleur régénérateur des forces que l'on puisse employer contre: l'épuisement des organes, les douleurs de l'estomac et de la tête, les mauvaises digestions, les maladies du foie, des nerfs et toutes les maladies résultant de la fatigue et des vices du sang est la *Tisane Dussolin*;

le meilleur tonique, dépuratif, anti-glaireux et antibilieux connu est la *Tisane Dussolin*.

C'est un fortifiant et reconstituant des forces et du sang. Suivant les doses, la *Tisane Dussolin*

produit un effet Dépuratif, Laxatif ou Purgatif, et guérit la constipation en régularisant les fonctions; elle combat l'anémie, la chlorose, les lourdeurs et maux de tête, les rhumatismes, la goutte, les douleurs; elle reconstitue et purifie le sang et chasse les humeurs. — Prix: 4 fr. 50 le flacon. Exiger sur chaque flacon la marque de fabrique déposée: une amazone à cheval. La *Tisane Dussolin* se trouve à Paris chez Derbecq, Pharmacien, 24, rue de Charonne, et dans toutes les pharmacies.

Une Notice explicative indiquant la manière de s'en servir est jointe à chaque flacon.

Dépôt à Lyon: Pharmacie PRUDON, 3, Rue de la République

FAITES VOUS-MEMES
PRÊT A BOIRE
à la minute et sans filtration
un litre de vrai
VIN DE QUINA
avec un flacon de
1.25

QUINA-ABRIC

1.25
EXIGER la
Signature de l'inventeur
H. ABRIC. — Se méfier
des imitations vendues sous le nom
de Quina fluide ou Extrait de Quina
FABRIQUE A LYON:
Pharmacie GAUDET, 31, rue de l'Hôtel-de-Ville
Dépôt dans toutes les Pharmacies

ABONNEMENT A TOUS LES JOURNAUX DU MONDE

Agence FOURNIER, 14, rue Confort.

SE TROUVE PARTOUT

THÉ
DES
MANDARINS

DÉPÔT GÉNÉRAL:
Petits Docks du Commerce
12, rue Confort, 12
LYON

PRIX DES BOITES

500 grammes 8' »	125 grammes 2' 50
250 — 4 50	50 — 1' »


MARQUE DÉPOSÉE
ST PERAY-MOUSSEUX
 Blanc et Rose

CHARLES JOURDAN & C^{IE}
 St-PERAY et VALENCE

Vins fins et ordinaires

DEMANDER ÉCHANTILLONS
 ET PRIX COURANTS

PLUS DE CORS AUX PIEDS

 CEILS de perdrix, Durillons, Verrues, GUE-RISON INFAILLIBLE et sans douleur à l'aide du

BAUME DAMON
 pharmacien, r. Rochecouart, 84, PARIS.
 1 fr. le flacon et 1 fr. 25 contre mandat ou timbres-poste. — Dépôt: M. BÉRARD, pharmacien, place des Terreaux, Lyon, et dans toutes les pharmacies.

 **VIN**
 Envoi **grat**is et **franco**, sous enveloppe **PETIT LIVRE**

contenant plus de 150 recettes et prix-courants, des matières pour faire soi-même à 2 sous le litre et sans frais d'ustensiles Cidre de pommes sèches, Vin de raisins secs, Bière, et avec économie de 50 %. On peut fabriquer Cognac, Eau-de-Vie de Marc, Rhum, Absinthe, Kirsch, Bitter, Genièvre de Hollande, Liqueurs exquises et hygiéniques: Chartreuse, Bénédicte, Raspail, Menthe, etc. Bouquets pour tous les vins. — Produits pour guérir toutes les maladies des vins et pour la clarification de tous liquides. — Matières premières pour parfumerie. — Extraits de fruits pour colorer vins de raisins secs, piquettes, etc. — Parfums pour tabacs à priser et à fumer et cent autres utilités de ménage. Ecrire **BRIATE et C^{ie}**, négociants, à Prémont (Aisne).
 Pas de timbre à adresser pour envoi franco.

LE COURRIER DES MODES
 PARISIENNES

12 pages - 15 centimes
 plus complet que les journaux à 25 cent.
 public chaque samedi 50 modèles élégants et pratiques de robes, manteaux, chapeaux, costumes d'enfants, ouvrages, etc., avec explications et patrons découpés.
 Feuilletons, Causerie médicale par M^{me} le D^r BERTILLON. Etude: **QUE FERONS-NOUS DE NOS FILLES?**
 décrivant toutes les professions et métiers pouvant être exercés par des femmes. Nombreuses primes. Chez tous les libraires.
 ABONNEMENTS D'ESSAI
 Pour 3 mois (156 pages), le journal simple: 2^{fr} 50. Avec chaque fois une gravure coloriée, 3 mois: 5^{fr}. Pour s'abonner, envoyer mandat-poste ou timbres aux Editeurs: **IMANS & C^{ie}**, 35, RUE DE VERNEUIL, PARIS

LE
BULLETIN OFFICIEL

DE L'EXPOSITION DE LYON
 Universelle, Internationale & Coloniale en 1894
Journal officiel de l'Exposition

Il contient tous les renseignements pouvant intéresser les Visiteurs et les Exposants.

Journal Illustré : Huit pages.

ADMINISTRATION, RÉDACTION ET VENTE EN GROS

LYON -- 14, rue Confort, 14 -- LYON

ABONNEMENTS

	SIX MOIS	UN AN
FRANCE.....	4 fr.	8 fr.
ÉTRANGER (Union postale).	5 »	9 »

ON S'ABONNE

A L'AGENCE FOURNIER

14, rue Confort — LYON

Prix du Numéro : 15 cent.

ENVOI FRANCO D'UN NUMÉRO SUR DEMANDE AFFRANCHIE

COMPAGNIE DE COGNAC

Grande Marque G. CUNEO d'ORNANO
 Cognac et fine Champagne authentiques
 1865, 1858, 1846, 1834, 1811
 Dépôts dans les principales villes
 LYON : M. Jules Planet, 12 et 18, rue St-Dominique.
 — M. Jourdan, 7, place des Jacobins.
 — M. Mathias, 8, r. de la République.



"NICE ROSE"

CHARMS AND BEAUTY RESTORER
 LAIT AMÉRICAIN SANS RIVAL DONNE AU TEINT UN ÉCLAT D'ÉTERNELLE JEUNESSE
 Veloutine, Savon exquis, Extrait pour Mouchoir, à base de "NICE ROSE"

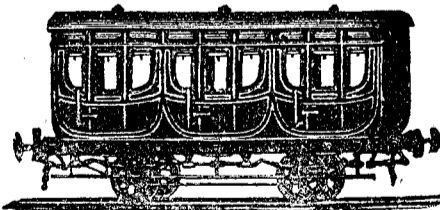
CHEZ TOUS LES PARFUMEURS :
 Flacon de lait pour essai, 1 franc 50 ; franco contre 1 franc 60
 Adressé à MM. J. BOUVAREL et Vve BERTRAND, agents généraux à Lyon.
 Vte en gros pour PARIS, 16, rue du Parc-Royal. — DIRECTION à NEW-YORK.

SERVICE D'ÉTÉ VIENT DE PARAÎTRE SERVICE D'ÉTÉ

L'INDICATEUR DES CHEMINS DE FER

de Paris à Lyon et à la Méditerranée, de l'Est de Lyon, de l'Ouest-Lyonnais et de Lyon à Trévoux.

LE
WAGON



Contenant le service de toutes les correspondances avec les gares de ces diverses lignes.
 Le prix des billets simples et aller et retour.

Prix : 30 centimes; franco par la poste : 35 centimes.

EN VENTE

A l'Agence Fournier, 14, rue Confort, Lyon
 et dans ses succursales de
 St-Etienne, Grenoble, Mâcon, Dijon et Valence
 Dans les Gares, Librairies et Marchands de Journaux.